

Réminiscences... : les gaîtés de la grammaire

Autor(en): **Schnaedler, Louis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **10 (1980)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829835>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Déjà Cécile repoussait les contrevents et les grandes pièces vides et sonores s'emplirent du bruit de ses talons, des échos de sa voix chaleureuse.

— Oh! La splendide cheminée! Les belles boiseries! Ici, mon mari pourra mettre sa bibliothèque et là sa collection d'armes anciennes! Les parquets sont magnifiques...

Je me tenais dans le vestibule, immobile, oppressée par un tourbillon d'images et d'émotions. Ces lieux n'avaient pas de secret pour moi. Je savais où se trouvaient la cuisine et l'office, la salle à manger, le salon. Cette porte-là était celle de la chambre de mon père, celle-là menait au petit salon et à la chambre de ma mère. Moi, je logeais à côté de l'escalier étroit, raide et bien ciré qui conduisait aux deux chambres du fronton. Mon père s'était tué en tombant dans cet escalier; le bruit en somme ne m'avait pas effrayée mais intriguée. J'étais descendue de mon lit et j'avais ouvert ma porte. Au même instant, ma mère, en vêtement de nuit, se jetait sur le corps de père avec un cri atroce, inhumain:

— Pas toi, Marc, pas toi!

Je regardais. Mon père gisait, immobile, les yeux dilatés. Il portait sa belle robe de chambre en soie bordeaux. Il ne répondait pas à mère qui l'appelait d'une voix déchirante:

— Marc! Marc! Je ne voulais pas cela! Marc! Pas toi, Marc!

Au sommet de l'escalier, ma gouvernante, sa chevelure d'or fauve épanchée sur ses épaules, se penchait avec une expression d'indicible horreur. J'allais me mettre à hurler, moi aussi, quand j'aperçus avec stupeur, sur l'avant-dernière marche, une de mes billes d'agate. Les deux autres se trouvaient sur le carrelage, près du corps de mon père. Je m'en emparai avec un tel sentiment d'indignation que j'en oubliai la terreur que m'inspirait l'étrange attitude des grandes personnes.

Qui avait osé toucher à mon trésor? Mère peut-être, quand elle était venue me souhaiter une bonne nuit? Pourquoi les avait-elle prises? Pour jouer? Les billes bien serrées dans ma petite main, je regagnai ma chambrette, mon lit. Je pleurai un peu à cause de ce que j'avais vu et parce que personne ne s'était occupé de moi, puis je m'endormis sans lâcher mon trésor...

— Mais, Anne! s'exclama Cécile près de moi, tu as une figure de l'autre monde! As-tu vu un fantôme?

— Les vieilles maisons, dis-je tristement, abritent toujours des fantômes...

Luisa Mehr

Réminiscences...

Les gâtés de la grammaire

Je pense que l'orthographe en général et les règles grammaticales en particulier ont toujours été la bête noire des écoliers et pour bien des adultes elles le sont restées leur vie durant.

C'est ainsi qu'il y a bien des années un confrère m'avait cité l'exemple suivant: Lors d'une réunion politique, l'orateur du jour, emporté par sa fougue, déclara:

— Nous devons défendre nos droits moraux!

Une timide voix s'élève de l'assistance:

— Moraux!

— Ne m'interrompez pas, rétorque l'orateur qui poursuit: «... nos droits moraux...»

— Alors, toute l'assistance:

— Moraux! Moraux! Moraux!

— Bon, si Moreau est dans la salle, qu'il prenne ma place...» s'écrie l'orateur et quitte la salle.

Cela me remet en mémoire un autre fait survenu au cours de mes dernières années scolaires passées à Serrières. Dans ma classe, la plupart des élèves

— on ne savait pas pourquoi — s'étaient mis à écrire le verbe «mourir» avec deux «r» à l'infinitif (sans doute par confusion avec «nourrir»). Or, un beau jour, l'instituteur, lassé de corriger toujours la même faute, se fâcha tout rouge et alla écrire au tableau noir, en grosses lettres majuscules le verbe «MOURIR» en s'écriant:

— Sachez à présent qu'on ne meurt qu'une fois!

La leçon fit son petit effet: mourir avec deux «r» était désormais bien... mort.

Le troisième exemple est encore plus typique. Au cours de la même année scolaire eurent lieu des élections cantonales. La lutte entre les partis était chaude, aussi de grandes affiches électorales aux diverses couleurs politiques «décoraient» les façades.

Notre instituteur eut l'idée de nous proposer un petit concours consistant à découvrir la «grosse» faute d'orthographe que contenait le texte des affiches d'un parti. «Lisez les affiches entièrement, de la plus grande à la plus petite ligne», nous recommanda-t-il. Pour nous stimuler, il promit une récompense à celui ou à ceux qui découvrirait la faute.

Nous commençâmes aussitôt notre prospection, encouragés par nos pa-

rents. On se répartit en autant de groupes qu'il y avait de partis différents, avec mission de contrôler minutieusement toutes les affiches apposées dans la circonscription. Elles étaient d'un format inusité: le plus grand en usage dans l'imprimerie (appelé Jésus).

Nous nous mîmes avec zèle à la découverte de la petite «bête», nous arrêtant longtemps devant chaque affiche, la lisant et la relisant, la «disséquant» mot par mot, la commentant avec animation à tel point que les passants s'arrêtaient pour nous demander de quoi il s'agissait. Je pense qu'aujourd'hui on nous aurait pris pour des contestataires préparant une manif! C'est qu'on voyait des fautes partout, pourtant il ne nous en fallait qu'une seule. Chaque cas nous paraissant douteux était noté en vue de sa vérification ultérieure. En fin d'après-midi, nous nous retrouvâmes comme convenu au collège où un camarade avait apporté son «Petit Larousse». Hélas! en dépit de tout notre zèle, la consultation du dictionnaire fut négative: nous n'avions pas décelé la moindre petite faute!

Notre maître sourit dans sa barbiche (il en portait réellement une) lorsque le lendemain matin nous lui avouâmes notre échec, et pourtant nous avions contrôlé tous les mots...

— Voilà votre erreur, nous dit-il, vous avez cherché dans les détails la faute qui aurait dû vous sauter aux yeux.

Ce disant, il sortit de son pupitre l'une de ces fameuses affiches et l'épingla sur le tableau noir. Alors, à notre confusion nous avons pu lire, imprimés en noir sur fond bleu et en lettres d'au moins 20 cm de hauteur! «CITOYENS, TOUS DEBOUTS!» dont le dernier «s» avait été souligné plusieurs fois au crayon rouge par l'instituteur. Cette fois, c'était la forêt qui avait caché l'arbre. Bien sûr, nous savions plus ou moins que «debout» est adjectif invariable, mais dans notre pensée juvénile l'adjectif qualificatif «tous» devait pourtant l'emporter sur la règle. Et puis, n'est-ce pas, à notre âge l'orthographe nous intéressait moins que la baignade...

Quant à la récompense promise, toute la classe en profita en ce sens que le maître nous fit la lecture de belles histoires en lieu et place de dictée prévue à l'horaire des leçons!

Louis Schaedler, Prilly